

GRAFFiCi

L'INCONTOURNABLE EN GASPÉSIE

37 000 EXEMPLAIRES
PP 41234045



AVRIL 2019



QUAND LA PÊCHE
DEVIENT TECHNO

RENCONTRE
L'AUTEURE ROSE-HÉLÈNE TREMBLAY

MATIÈRES RÉSIDUELLES
POUR MOINS ENFOUIR

L'AMOUR DES ANIMAUX

LA MOTIVATION PREMIÈRE



photo: Magali Deslauriers



Les verres
SeeMax Ultimate de Nikon,
pour une performance
visuelle inégalée!

SEE
MAX
ULTIMATE

OPTO
RÉSEAU

EN VUE GASPÉ

8-A, rue de la Cathédrale
418.368.2122

Dr Louis Thibault et Dre Lucie Tremblay, optométristes



SOCIÉTÉ DU CHEMIN DE FER
DE LA **GASPÉSIE**



CHAQUE ANNÉE, **PLUS DE 100 CANADIENS SONT GRAVEMENT BLESSÉS OU TUÉS** DANS DES INCIDENTS LIÉS AUX PASSAGES À NIVEAU OU AUX INTRUSIONS. PRATIQUEMENT TOUS CES INCIDENTS SONT ÉVITABLES.

Les trains de la SCFG circulent quotidiennement entre **Matapédia** et **New Richmond**. Ils peuvent circuler à **toute heure du jour et de la nuit**, et ce, autant la semaine que la fin de semaine.

LA SCFG VOUS RAPPELLE DONC LES CONSIGNES SUIVANTES CONCERNANT LA VOIE FERRÉE :



NE JAMAIS marcher, courir, aller à bicyclette ou en VTT sur les voies ferrées ou sur l'emprise du chemin de fer ou à travers les tunnels.

NE JAMAIS chasser, pêcher ou sauter des ponts ferroviaires. Ils ne sont pas conçus pour être des trottoirs ou des ponts piétonniers. Il y a juste assez d'espace libre sur les voies ferrées pour laisser passer un train.

N'ESSAYEZ JAMAIS de sauter à bord des équipements ferroviaires. Un pied qui glisse peut vous faire perdre un membre ou même la vie.

ATTENDEZ-VOUS TOUJOURS À L'ARRIVÉE D'UN TRAIN. Les trains ne suivent pas d'horaires fixes.

Utilisez **TOUJOURS** les passages à niveau désignés pour traverser les voies ferrées.

Obéissez **TOUJOURS** à la signalisation aux abords des passages à niveau. Les feux clignotants et la cloche indiquent que le train approche; alors, restez en sécurité et éloignez-vous.

Arrêtez-vous **TOUJOURS**, regardez et écoutez avant de traverser pour vous assurer qu'il est sécuritaire de le faire.

N'OUBLIEZ PAS – LORSQUE QU'IL S'AGIT DE VOIES FERRÉES – N'ENTREZ PAS! ÉLOIGNEZ-VOUS! RESTEZ EN VIE!



Eon Art: le plus important laboratoire acoustique est à Chandler

CHANDLER | Alliant science, précision, contrôle, vérification et une touche artistique, Eon Art de Chandler produit des amplificateurs et des haut-parleurs hauts de gamme. Selon l'actionnaire et copropriétaire Stéphane Hautcoeur, il s'agirait du plus important laboratoire acoustique au pays.

N'entre pas dans les locaux d'Eon Art qui veut. Les affiches arborant des symboles d'électricité à haute tension constituent un premier accueil. Derrière les portes closes, la science opère. Entre deux et 15 personnes travaillent à concevoir, tester et produire des systèmes d'amplification et des haut-parleurs dont la précision et la qualité dépassent les standards du marché.

«Chaque produit est signé du nom de ceux qui ont travaillé dessus. C'est tout un engagement, en termes de qualité, que de signer ses produits de son propre nom», affirme M. Hautcoeur.

Destinés aux véritables mélomanes, les produits se vendent au détail entre 25 000\$ et 50 000\$. Mais le son qui en émane constitue une expérience en soi.

«La musique, c'est une émotion. Avec une pareille qualité sonore, on est capable de capter le mouvement du musicien, on l'entend se déplacer dans la pièce, reprendre son souffle, tourner la page de sa partition», précise M. Hautcoeur en décrivant, avec émotion, jusqu'à quel point son produit offre un rendu réaliste.

S'ensuit une séance d'écoute qui vient confirmer ses dires, dans une salle qui détonne du reste du bâtiment: une vaste discothèque couvrant des murs, ambiance feutrée et chaises longues.

Derrière le mélomane se cache aussi un homme de science formé aux États-Unis, en robotique et ingénierie industrielle. De retour sous son sarreau impeccable, celui-ci arpente l'usine-laboratoire en expliquant comment, à chaque étape de conception, rien n'est laissé au hasard, ou presque.

«On a une marge d'erreur minime avec tous les tests qu'on effectue. Mais à la toute fin, les derniers ajustements se font à l'oreille. Elle a toujours sa place, malgré la science», dit-il.

Entre les salles d'assemblage et les laboratoires de contrôle, se trouvent les laboratoires de conception et de recherche où du matériel de pointe ainsi que des ordinateurs surpuissants calculent les algorithmes sur lesquels seront bâties les cartes de son.

Eon Art possède son propre laboratoire, mais effectue aussi de la recherche et de la conception pour d'autres compagnies. «C'est ce qui nous permet de rentabiliser l'équipement de recherche», précise M. Hautcoeur.

En plus des amplificateurs de pointe, des haut-parleurs éliminant tout bruit parasite sont également bâtis. «La vibration d'un haut-parleur produit un son à l'avant et à l'arrière de la membrane. Or, nous éliminons ce son parasite à l'arrière sous un principe inspiré d'une cage à homard. La vibration pénètre par un trou dans une deuxième chambre et vient se briser sur

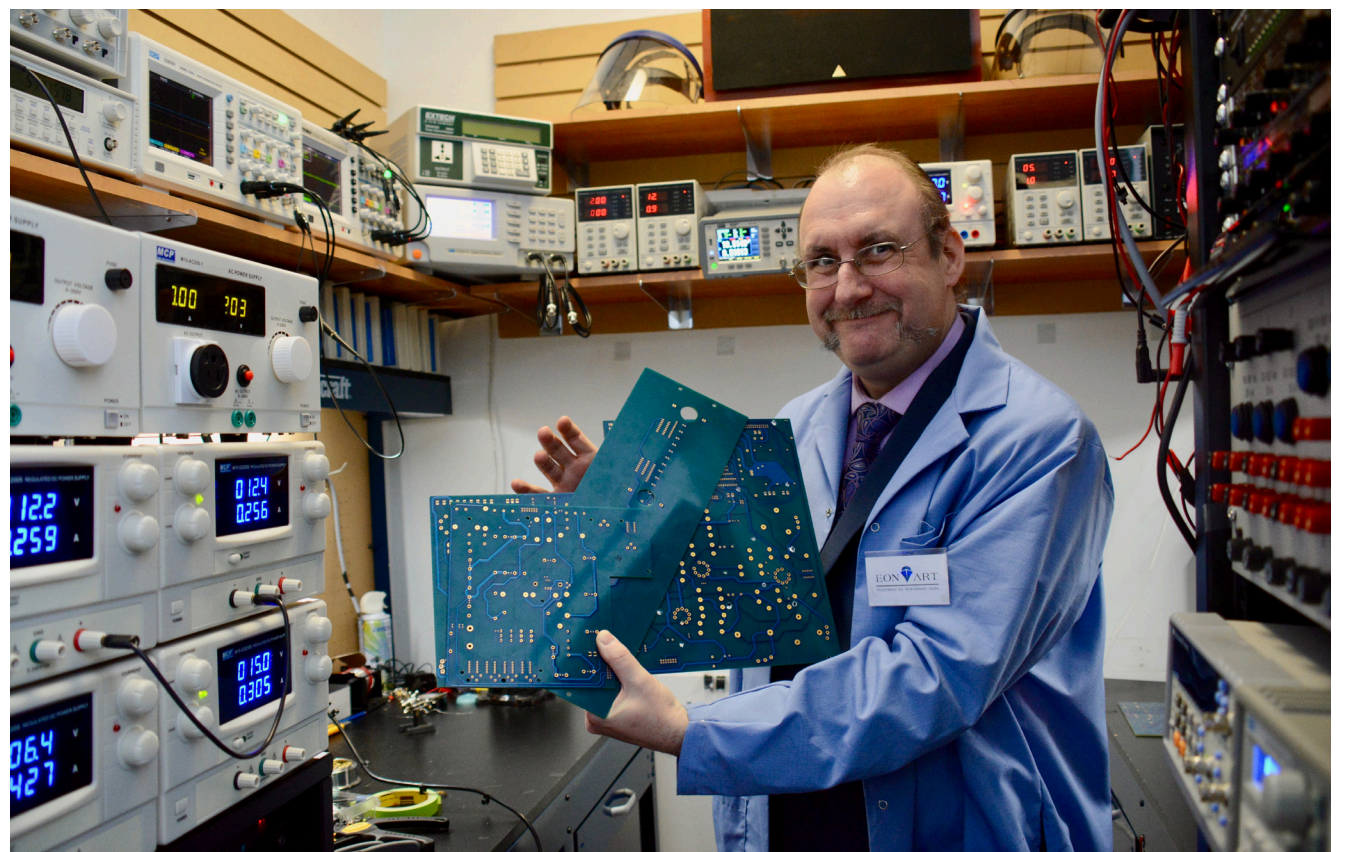
une pyramide de bois qui change la trajectoire des ondes et les empêche de ressortir», explique Stéphane Hautcoeur.

C'est non sans fierté que M. Hautcoeur affirme que chez Eon Art, la difficulté à trouver de la main-d'oeuvre spécialisée n'est pas un problème: «il n'existe pas de programme scolaire pour enseigner exactement ce qu'on fait ici. Alors, on forme nos gens nous-mêmes. On leur donne un salaire supérieur à la moyenne, ce qui fait en sorte qu'ils ont envie de rester. Et même en dehors de notre équipe, plusieurs personnes viennent nous assister

bénévolement pour apprendre».

Interrogé à savoir qui achète ses produits, Stéphane Hautcoeur répond: «les véritables mélomanes. Certains se privent de voiture pour s'offrir un de nos systèmes. D'autres ont simplement davantage de moyens».

Il précise d'ailleurs développer des systèmes de son pour les yachts de luxe: «sur des bateaux qui valent des millions, il y avait des systèmes de son de voiture. Il était temps de remédier à la situation».



Stéphane Hautcoeur dans son laboratoire, avec certaines de ses cartes ultraperformantes.



Les pêches commerciales à l'âge des technologies

Les gens désignent souvent les pêches commerciales comme une « activité traditionnelle » pour la Gaspésie. Pourtant, les progrès technologiques sont appliqués aux pêches avec une assiduité accrue depuis une bonne soixantaine d'années, notamment lors du renouvellement de la flotte côtière au moyen des Gaspésiennes, dans la seconde moitié des années 1950. Récemment, Dave Cotton, de Rivière-au-Renard, et Samuel Roussy, de Gascons, ont développé des outils technologiques originaux d'un autre niveau, des outils qui sont en train d'avoir un impact sur les scènes nationale et internationale. Graffici vous amène à leur rencontre.

Jobel: du projet étudiant à la révolution de la collecte de données sur les pêches

CHANDLER | Jobel, voilà le nom de l'outil électronique qui remplace désormais les journaux de bord en papier dans les bateaux de pêche en Gaspésie et qui s'installe sur un nombre grandissant de flottes pour devenir la norme.

Né d'un projet d'études, le logiciel est maintenant reconnu par Pêches et Océans Canada comme un outil officiel pour la collecte des données. Samuel Roussy, chargé de projet logiciel pour le Regroupement des pêcheurs professionnels du sud de la Gaspésie (RPPSG) était sur les bancs d'école en 2014, dans le programme génie logiciel à l'École de technologie supérieure de Montréal.

Le fils de pêcheur gaspésien a décidé de mettre sur pied, comme projet de fin d'études, une page Web / logiciel qui faciliterait la vie des professionnels du domaine. Testé à bord de certains bateaux un été, l'outil s'est vite imposé comme étant une solution aux premiers journaux de bord, manuels ou informatiques.

«Au départ, la collecte de données n'était pas officielle. Les pêcheurs utilisaient les journaux de bord électroniques et remplissaient les données aussi à part, pour mon projet», se rappelle M. Roussy.

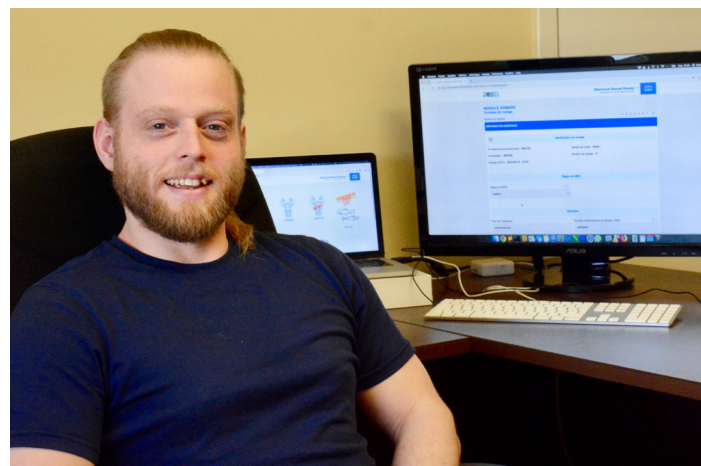
Cependant, il était évident que les premiers journaux de bord électroniques, tels qu'ils existaient en 2014, n'étaient pas la solution la plus pratique. Dispositif physique comprenant un ordinateur, celui-ci s'avérait difficile à implanter dans les petites embarcations sans cabine pour le protéger des intempéries. De plus, les mises à jour étaient plutôt complexes et demandaient l'intervention d'un technicien.

« Avec Jobel, on propose une page Web qui se met à jour toute seule, qui peut fonctionner hors réseau avec un système de cookies et qui peut être utilisée sur n'importe quelle devise: cellulaire, ordinateur, tablette », spécifie M. Roussy.

La formule est simple, il s'agit d'un abonnement avec nom d'utilisateur et mot de passe, et la page se présente sous la forme d'un sondage avec des cases à cocher et à remplir. Les données GPS sont enregistrées toutes seules et les données qui se répètent d'une sortie à l'autre sont mémorisées, ce qui facilite la manipulation.

Un outil qui se généralise

Jobel est maintenant l'outil préconisé par Pêches et Océans Canada pour bâtir les



Samuel Roussy, développeur logiciel de Jobel, a conçu l'interface pour faciliter la collecte de données aux pêcheurs et pour accélérer leur traitement.

Photo: Ariane Aubert Bonn

statistiques concernant les différents types de pêche. Implanté au coût de près d'un million \$, il est administré par le Regroupement des pêcheurs professionnels de la Gaspésie.

Deux emplois à temps complet se rattachent à sa gestion, et une grappe de programmeurs et techniciens se greffe à l'équipe en saison de pêche, une situation qui pourrait devenir plus permanente, avec l'utilisation du logiciel par d'autres flottes.

« Dans les secteurs comme la Nouvelle-Écosse, la pêche au homard se fait en hiver. Ça veut dire qu'on pourrait avoir des gens au support technique qui travaillent à l'année », explique Samuel Roussy.

C'est que l'utilisation de Jobel se répand de plus en plus. Obligatoire en Gaspésie et aux Îles-de-la-Madeleine, le logiciel est maintenant accessible sur la Côte-Nord et au nord du Nouveau-Brunswick et il continue de prendre de l'expansion.

Jobel: utile pour l'environnement

La certification de pêche durable du Marine Stewardship Council, dont bénéficient les pêches de la région, peut être obtenue grâce à des données prélevées avec Jobel. Les statistiques permettent de documenter certaines pratiques de pêche pour servir à l'obtention de la certification.

La porte d'entrée vers la réussite pour vos projets en innovation.

The gateway to success in your innovation-related projects.

Canada

Développement économique Canada pour les régions du Québec appuie financièrement la SADC

Canada Economic Development for Quebec Regions offers a financial support to the SADC

418 368-2906

www.sadcgaspe.ca



SADC

Société d'aide au développement des collectivités

DE GASPÉ



De plus, Jobel permet d'en savoir plus sur les changements au sein des espèces marines. « Les pêcheurs déclarent leurs prises accessoires. À titre d'exemple, si on déclare qu'on a attrapé une certaine espèce de poisson, cela peut permettre de suivre cette espèce dans le milieu », affirme M. Roussy.

Océan-Cam : solidité, facilité, accessibilité

RIVIÈRE-AU-RENARD | Lorsqu'on demande au propriétaire d'Océan-Cam de présenter sa caméra sous-marine, trois mots sortent de la bouche de Dave Cotton : solidité, facilité, accessibilité.

C'est à partir de ces trois qualités que le crevettier-entrepreneur, accompagné de sa conjointe Nathalie Tapp et de leur consultant Jacques Dufresne, ingénieur sous-marin de formation, s'est lancé dans cette aventure dont les premiers balbutiements remontent à 2011.

Toutefois, leur récent passage au salon South by Southwest - une conférence mettant en vedette les nouvelles technologies interactives, multimédias, du film et de l'industrie de la musique - au début de mars, à Austin, au Texas, pourrait être un élément déterminant dans la croissance de l'entreprise.

Arrive South by Southwest

Même s'ils travaillent dans une ancienne cuisine convertie en atelier dans l'édifice du bureau de poste de Rivière-au-Renard dans une discrétion absolue, sans site internet ou de page Facebook, le directeur général de la société d'aide au développement de la collectivité (SADC) de la Côte-de-Gaspé, Dave Lavoie, invite les artisans Océan-Cam à participer au concours « En route vers South by Southwest », au Texas.

Après des auditions à Rimouski et Montréal, l'entreprise est choisie : « le trois minutes de *pitch* de vente était : qui je suis, d'où je viens, pourquoi

En lice pour un prix

Le RPPSG est présentement finaliste au prestigieux concours d'affaires Les Mercuriades, piloté par la Fédération des Chambres de Commerce du Québec, avec Jobel. Les résultats seront connus le 29 avril.

je fais ça, qu'est-ce que c'est et comment c'est différent par rapport à ce qui existe et pourquoi nous à *South by Southwest* ».

L'entreprise s'est payé un kiosque et s'est retrouvée près des géants Sony et Google.

Une délégation de la Louisiane où se trouvent plusieurs pêcheurs a établi un contact avec M. Cotton. « Il va y avoir de belles poignées de main qui vont se donner dans les prochaines semaines. »

Reconnu pour copier des inventions, des Chinois se sont intéressés à la caméra : « quelques entreprises chinoises se sont fait un malin plaisir de ne pas me parler en anglais et sont venues photographier notre caméra sous tous les angles. Tu ne peux pas leur retirer des mains, on est en exposition. C'est ahalant. Tu sais qu'ils l'ont apprécié ».

Répondre à son besoin

Jusqu'à maintenant, il existe une trentaine d'exemplaires de ces caméras orange, incorporées dans deux tubes en acier ultrarésistant, « comme des chars d'assaut », dira son concepteur. Dans le premier compartiment se trouve la caméra alors que dans l'autre, se retrouve l'éclairage.

« J'avais déjà loué une caméra sous-marine d'une valeur de plus de 30 000 \$. Ça venait avec un mode d'emploi particulier et un logiciel très lourd. À cause du coût très élevé, ça venait avec une attention particulière », explique M. Cotton.

Jacques Dufresne et Dave Cotton posent avec leur création qui changera la façon de voir le fond des mers.



Photo: Nelson Sergerie

Dès 2015, l'idée de créer sa propre caméra émerge de ses pensées, grâce notamment à la rencontre de Jacques Dufresne. Les deux esprits sont complémentaires et en viennent à produire une première version.

À travers divers prototypes, le concept arrive à une étape importante à l'hiver 2017 : « on joue avec la forme. Toutes les composantes électroniques sont notre grande difficulté. On a fait des gaffes. On a la maladresse de ne pas aller chercher d'aide parce que dans l'optique, c'est toujours pour Dave Cotton ».

C'est à l'automne 2018 que vient l'idée de créer la compagnie Océan-Cam. Jacques Dufresne ne voulant pas s'impliquer dans la gestion de l'entreprise, elle est propriété de Dave Cotton et sa conjointe, Nathalie Tapp.

« On est une combinaison de cerveau. Moi seul, je ne vois rien. Lui seul, il ne voit rien. Mais ensemble, on en vaut 10. Je n'avais pas son expertise en matière de pêche, alors que mon expertise est d'avoir passé ma vie sous l'eau », souligne Jacques Dufresne.

Dans le développement de leur caméra sous-marine, les deux ont fait appel à un ingénieur en électronique et un autre en conception pour réussir à mettre le tout dans un espace restreint. « On a trop tardé pour aller chercher de l'aide », dit humblement M. Cotton.

« Au-delà d'être excitant pour l'utilisateur, parce que ça fournit des images que tu n'as jamais vues de ta vie, c'est tout ce qui est augmentation de performance dans ton métier. Que tu sois pêcheur, biologiste ou scientifique, tu vas aller mettre tes yeux dans le fond de la mer. Rien ne va remplacer ça. »

Futur

Jusqu'à maintenant, 27 caméras ont été vendues. « J'ai comblé mon besoin, mais je pense qu'il y a bien d'autre monde qui mériterait d'avoir cette caméra-là. »

Mais comment Dave Cotton perçoit le futur de sa caméra : « comme toute entreprise qui grandit, on est devant ce questionnement-là. Pour l'instant, on réussit à faire un produit commercial dans une ancienne cuisine. Et ça ne coupe pas la qualité de production. Je pense qu'il est prudent d'aller à la vitesse qu'on veut aller pour l'instant ».

Trois distributeurs oeuvrant dans les pays scandinaves, dans les Maritimes et en Nouvelle-Angleterre sont intéressés au produit.

« Pour tout de suite, on veut aller à la vitesse qu'on veut aller. Laisser le monde nous donner des commentaires sur la caméra. On y va dans une gestion prudente. Ça ne veut pas dire qu'on n'a pas d'ambition ! »



JOBEL

JOURNAL DE BORD
ÉLECTRONIQUE
ELECTRONIC LOGBOOK

**DÉVELOPPÉ
PAR LES PÊCHEURS
POUR LES PÊCHEURS !
N° 1 en Atlantique.**



**Finaliste
au concours
Les Mercuriades 2019**

JOBEL remercie tous ses partenaires pour leur confiance dans la capacité des pêcheurs à faire face au changement.





LA GASPÉSIE DEVANT

PASCAL ALAIN
CHRONIQUEUR

L'art de flâner dans le « malbord »

CARLETON-SUR-MER | Encore récemment, je parcourais le côté nord de la Gaspésie, à la recherche de tout et de rien. Le « Malbord », comme plusieurs l'appellent. La lumière. Le temps qui fige. La mer à perte de vue. Le goût de flâner dans cette autre Gaspésie qui refuse de s'éteindre. Celle du fleuve, des naufrages, de la route des phares, du chapelet de petits villages sculptés par la foi et, avant elle, par les déglaciations.

Nous y voici dans ce « malbord » qui rend notre Gaspésie si unique. Abattre des kilomètres en solo. Une impression qu'il n'y a personne d'autre sur la route. Évasion en son propre pays. Et puis, on roule. Tantôt à travers les brumes, tantôt avec le soleil qui ne veut pas se faire damer le pion en revenant à la charge. Des mouettes ou des goélands, allez savoir, apprivoisent le vent, se laissent bercer.

Le conducteur s'abandonne au paysage. J'y revois Blanche Lamontagne, des Escoumins qui, à l'âge de huit ans, s'installe avec sa famille à Cap-Chat, pour ensuite aller étudier à Sainte-Anne-des-Monts. En 1913, alors qu'elle n'a pas 20 ans, Henri Bourassa du Devoir lui propose de publier son recueil, qui prendra le nom de *Visions gaspésiennes*. Succès immédiat. Puis, en 1916, sa famille plie bagage pour l'Isle-Verte. Blanche poursuit son écriture jusqu'à vouloir en vivre. En 1928, elle publie le recueil de poésie *Ma Gaspésie* dans lequel on peut lire : « il n'est pas de pays, pas d'endroit sur la terre / Où souffle un vent plus pur, où vit plus de beauté ». Blanche Lamontagne est toujours reconnue comme la première poétesse du Québec.

La seule route me tire vers l'est. J'y rencontre au passage Marius Barbeau, arpentant le territoire et la grandeur d'âme de ses habitants. Né à Sainte-Marie-de-Beauce, Barbeau provient d'une famille de cultivateurs. Tout petit, ses parents le baignent dans un univers où règnent les contes, les danses folkloriques, la musique et le chant traditionnels. Ses études en droit l'amènent en 1907 jusqu'à l'Université d'Oxford. Là-bas, il fait comme les conteurs : il bifurque... vers l'anthropologie. C'est que l'humain et sa culture le passionnent. Début d'une longue et belle aventure.

À l'été 1918, on le retrouve en Haute-Gaspésie. Barbeau enfourche son vélo garni de sacoches, dans lesquelles il range des rouleaux de cire qui serviront à enregistrer les porteurs de traditions orales par leurs contes ou encore leurs chants, hérités de génération en génération.

On imagine ses journées bien remplies, puisqu'il quitte le « Malbord » avec 800 enregistrements sonores qui composeront ultimement, le fonds d'archives Marius Barbeau au Musée national de l'Homme à Ottawa. Il reviendra à deux reprises se perdre dans cette Gaspésie sans fin qui le captive, soit en 1922 et 1923. Sans être photographe de métier, il immortalise les rencontres, traînant son appareil photo avec lui. Lorsque l'on parcourt ses clichés, on comprend la passion de l'humain qui se retrouve au centre de son œuvre. On y découvre une Gaspésie d'un autre temps, d'un temps révolu. Une Gaspésie pittoresque forgée et peuplée par une mosaïque culturelle qui la caractérise toujours.

Arrivé à Rivière-Madeleine, j'y revois l'écrivain Jacques Ferron, qui devient médecin en 1945. Dans son livre *Gaspé-Mattempa*, il écrit : « ce sera le médecin qui entretiendra l'écrivain. Je serai mon propre mécène ». Après sa démobilisation de l'armée, Ferron s'éloigne de l'aisance urbaine et s'installe pendant deux ans à Rivière-Madeleine. Dans ce même livre, on peut y lire : « je dirais que la Gaspésie commence quand les monts Notre-Dame perdent leur nom chrétien et deviennent les Shick-Shocks qui, au lieu de rester dans le fond de la scène comme leurs prédécesseurs, se jettent en avant et l'encombrent jusqu'au littoral ». La Gaspésie occupera une place de choix dans son œuvre qui n'est pas prête de s'effriter.

Le « Malbord » est. Le « Malbord » sera toujours. Un pays dans le pays. Gravé dans nos mémoires...



MERCI
GENEVIÈVE!

Au cours des 15 dernières années, Geneviève Gélina a joué un rôle déterminant au journal GRAFFICI, principalement en raison de ses fonctions de journaliste, et aussi pour avoir assuré l'intérim à la rédaction en chef et la coordination de cette rédaction. Au début de 2016, elle a aussi participé avec dynamisme au sauvetage du journal, étant de la petite équipe croyant à la relance, notamment grâce à ses efforts comme membre du conseil d'administration. En janvier, Geneviève a réorienté sa carrière en acceptant un poste en formation au Comité sectoriel de main d'œuvre des pêches maritimes. Elle continuera à siéger au conseil d'administration de GRAFFICI.

L'équipe du journal lui souhaite la meilleure chance dans ses nouvelles responsabilités et la remercie sincèrement pour son immense contribution au journal!

SAVIEZ-VOUS QUE ...

Graffiti a son site Web ainsi que sa page Facebook? De temps en temps, des blogueurs bénévoles nous soumettent des textes que nous publions sur le site web. C'est le seul moyen de les lire, ils ne figurent pas dans la version papier que vous recevez dans le Publisac. Pour lire les anciens billets de blogue, allez dans l'onglet Blogue citoyen du site www.graffici.ca. De plus, sous l'onglet Kiosque, retrouvez les éditions du journal à partir de mai 2015.

Surveillez notre site qui rafraîchira son allure dans les prochains mois !



Pénurie de vétérinaires

CARLETON-SUR-MER | Comme les autres régions du Québec, la Gaspésie vit une pénurie de vétérinaires. Dix vétérinaires, six femmes et quatre hommes, travaillent dans la région, mais trois d'entre eux offrent aussi leurs services dans des régions limitrophes et ne se consacrent donc pas uniquement à la clientèle gaspésienne. On pourrait parler de sept postes à temps complet, en équivalence de disponibilité. Au cours de la prochaine décennie, trois ou quatre de ces 10 vétérinaires devraient prendre leur retraite. Seront-ils tous remplacés? Graffici se penche sur les conditions de pratique de cette profession exigeante et sur son avenir dans la région.



Carl Maisonneuve a 40 ans de pratique vétérinaire dans le système, dont les 33 dernières à Chandler. Il a 65 ans et travaille encore aisément 45 heures par semaine. Il a déjà ralenti il y a une quinzaine d'années en arrêtant ses interventions auprès des « grands

animaux », à savoir les animaux de ferme et les chevaux.

Deux opérations aux hanches l'ont incité à ralentir sa pratique auprès des petits animaux, même si son horaire reste encore assez chargé pour un gars qui l'a allégé!

« J'ai ralenti après avoir travaillé sept jours par semaine, souvent jour et nuit, pendant presque 40 ans. Après mes opérations aux hanches, il a fallu que j'arrête de travailler un bout de temps, et je me suis rendu compte que j'étais bien. Il fallait ralentir », dit-il.

Il veut bien faire encore quelques années avant, espère-t-il, de céder sa clinique à un ou une jeune vétérinaire.

« Je me cherche quelqu'un pour la relève. J'en avais deux, mais ils ont décidé d'aller ailleurs, dans les grands centres. La société a changé. La jeune génération ne veut pas travailler en fou comme nous. Ils veulent une qualité de vie. Ils ont raison. C'est partout dans les professions, pas juste pour les vétérinaires. Ça s'est beaucoup féminisé aussi, et pour le mieux, parce que les femmes sont plus intelligentes. Je le pense sincèrement. Elles doivent aussi arrêter un bout quand elles ont des enfants et c'est normal » ajoute M. Maisonneuve.

« Ajoute à ça travailler sept jours sur sept pour les grands animaux, où ça ne peut attendre quand c'est le temps du vêlage. En ville, ils (les jeunes vétérinaires) ont de la misère à envisager une pratique comme celle-là. Pour les grands animaux du secteur de Chandler ou Grande-Rivière, le vétérinaire vient de Gaspé. La notion de distance en ville n'est pas la même qu'ici. Pour eux, 20 kilomètres, c'est beaucoup. Si c'est 100 kilomètres, comme ici, oublie ça », souligne Carl Maisonneuve.

« La qualité des soins a changé. Il faut mettre plus de temps et d'énergie sur un même cas. Ça ajoute du travail. Les cotes (de qualité) sont plus lourdes. On ne va plus à l'à peu près », précise-t-il.

Comptant sur 29 ans de pratique vétérinaire, dont 27 basée dans son village, Alain Poirier, de Caplan, abonde dans le même sens sur un

ensemble de points.

« Les jeunes négocient plus leur qualité de vie. Les vieux vétérinaires conservent les gardes de nuit et de fins de semaine. L'Ordre des vétérinaires défend le principe de faire interdire un message de recrutement des jeunes dans lequel on les attire en leur disant qu'ils ne feront pas de garde et pas d'urgence, mais ça se fait », précise M. Poirier.

Les solutions pour contrer la pénurie de vétérinaires dans une région comme la Gaspésie « ne sont pas évidentes » pour Alain Poirier.

« La pratique se complexifie, l'administration se complexifie; ça met des barrières pour l'établissement d'un vétérinaire seul dans sa clinique, loin des centres de références. Puis, on n'est pas Westmount. Les frais sont un facteur pour plusieurs de nos clients », ajoute-t-il.

Carl Maisonneuve note dans le même sens que « les jeunes aiment être en gang, ils aiment se sécuriser avec des collègues. Si tu achètes une bébelle, un rayon X numérique, à six ou sept pour diviser la facture, ça aide aussi. C'est pareil en médecine ».

MM. Poirier et Maisonneuve croient que la solution pour contrer la pénurie réside partiellement dans l'intégration de vétérinaires français, intéressés à émigrer au Québec.

« Il y a un problème de reconnaissance des équivalences à régler, mais c'est une partie de la solution » insiste M. Poirier. « La France représente certainement une solution. Ils feront un meilleur salaire ici », dit M. Maisonneuve.

La vétérinaire Nicole Lépine, de Saint-Omer, et trois de ses collègues, la Gaspésienne Réjeanne Lagacé et deux Néo-Brunswickoises,

CLINIQUE VÉTÉRINAIRE DE GASPÉ

**Votre animal entre
de bonnes mains!**

Venez nous voir!

279, Montée de Sandy Beach

T 418 368-3244

1 877 368-3244





viennent de faire construire une grande clinique à Atholville, juste en face de Listuguj. Mmes Lépine et Lagacé pratiquent encore à Saint-Omer, à temps partiel.

«On ne fait que des petits animaux. Moi, j'ai terminé avec les grands animaux il y a un peu plus de deux ans en raison d'une grosse mésentente avec le MAPAQ (ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation). On n'aurait pas arrêté, Réjeanne et moi, sans cette mésentente. C'est ce qui me fait dire qu'il n'y a pas vraiment de pénurie de vétérinaires pour les petits animaux, mais il y en a une pour les gros», précise Nicole Lépine.

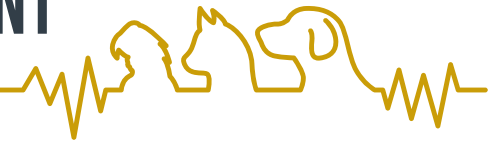
Cette mésentente portait sur les modalités de pratique pour les gros animaux, notamment des conditions mal adaptées aux distances en Gaspésie et le mode de rémunération, de même que le temps requis pour que cette rémunération soit acheminée au vétérinaire.

D'autre part, elle constate quotidiennement les bienfaits de la pratique de groupe, même si chacune a développé une sorte de spécialité dans la clinique néo-brunswickoise.

«Tous les jours, on passe de 30 à 45 minutes à parler. Ce n'est pas toujours formel. On prend les occasions au passage. On discute de nos cas problématiques. Ce qui tue le monde, c'est quand tu n'es jamais sûre. Avoir l'avis de collègues, ça aide énormément», souligne Nicole Lépine.

L'épuisement? «On a tous vécu des cas d'épuisement en Gaspésie. Il m'est arrivé de dire à mon chum: «je ne peux pas prendre un appel de plus». L'avantage de la pratique à quatre, comme je la fais maintenant, c'est que je ne suis de garde qu'une semaine sur quatre, en général. Après avoir été de garde 365 jours par an pendant 24 ans, sans reconnaissance du MAPAQ, avec le stress qui venait avec ça, j'apprécie mes nouvelles conditions», dit-elle.

UNE PASSION QUI REPOUSSE L'ÉPUISEMENT



Linda Plourde, à gauche, et la technicienne Judith Berthelot travaillent ensemble depuis plus de 12 ans pour le bien-être des animaux.

NEW RICHMOND | À l'aube de ses 35 ans dans la profession, la vétérinaire Linda Plourde travaille encore entre 50 et 65 heures par semaine à sa clinique de New Richmond.

Depuis sa venue dans la Baie-des-Chaleurs, elle a déjà travaillé encore plus, du temps qu'elle soignait les grands animaux, une pratique qu'elle a stoppée il y a un peu plus de 20 ans, alors que son cinquième enfant, oui son cinquième malgré tout ce travail, était bébé.

Qu'est-ce qui pousse une vétérinaire à tenir le coup? «C'est une passion! C'est ce qui nous tient. J'aime les animaux profondément, et j'aime les gens. La zoothérapie fonctionne. L'animal de compagnie, c'est plus qu'un animal ordinaire. Il se développe des liens forts entre humains et animaux. Ce sont des confidents pour beaucoup de gens. C'est une raison de vivre pour certaines personnes. Ça les force à aller marcher. C'est de plus en plus un membre de la famille. Chez les petits animaux, quand j'ai commencé, la stérilisation était la grande intervention. Depuis, le niveau de soins est beaucoup plus relevé parce que les attentes des gens ont augmenté, avec l'importance de l'animal», analyse-t-elle.

L'épuisement? «Je dois être en épuisement professionnel depuis quelques années», lance-t-elle en riant.

Photo: Magali Deslauriers

Toujours à votre service pour vos animaux de compagnie !



Dr Alain Chénard, MV
Dre Pierrette Mercier, MV

Clinique Vétérinaire de Matane
420 rue St-Pierre
Matane
418 562-9696
cvmatane@globetrotter.net

Bureau Vétérinaire des Monts
40 rue Dontigny
Ste-Anne-Des-Monts
418 763-5659



AnnieMalerie
pour le bien-être de vos animaux

DU NOUVEAU!

**DÈS LA FIN AVRIL, UNE TROISIÈME TOILETTEUSE
SE JOINDRA À L'ÉQUIPE POUR PERMETTRE UN SERVICE
DU LUNDI AU SAMEDI. CONTACTEZ-NOUS !**



255, boulevard Perron Est
New Richmond

418 392-4144

SAVOUREZ VOS CRUSTACÉS PRINTANIERES!

Lelièvre, Lelièvre
Lemoignan Itée




NOS DÉLICIEUX PRODUITS

Poisson salé et séché – Homard – Turbot – Hareng – Sébaste – Flétan

Ouvert tous les jours
de 8 h à 18 h

52, rue des Vigneaux, Sainte-Thérèse-de-Gaspé
lelem@bmcable.ca | 418 385-3310



POUVOIR NOURRIR
POUVOIR GRANDIR

*Service comptabilité
et fiscalité*

Gaspésie - Les Îles

Les associés du SCF Gaspésie – Les Îles inc. sont heureux de vous annoncer la nomination d'une nouvelle associée, **madame Sabrina Leblanc, CPA auditrice, CA au poste de directrice du Service de comptabilité et fiscalité**. Titulaire d'une formation en administration des affaires, madame Leblanc possède plus de dix années d'expérience auprès de cabinets comptables. Membre de l'ordre des comptables professionnels agréés, elle possède une excellente connaissance des dossiers comptables et de fiscalité.

Le SCF Gaspésie – Les Îles est un cabinet d'expert-comptable spécialisé dans le domaine de l'agriculture. Ce cabinet offre, entre autres, les services de préparation d'états financiers, de tenue de livres, de services de paie, de préparation de déclarations de revenus de particuliers et sociétés par actions et ce qui touche les taxes à la consommation.

Les associés du SCF Gaspésie – Les Îles inc. tiennent à lui souhaiter beaucoup de succès dans ses nouvelles fonctions.

Les bureaux du SCF Gaspésie – Les Îles inc. sont situés au 172, boulevard Perron Est à New Richmond

AVIS DE
NOMINATION

GUIDE
GASPÉSIE
TOURISTIQUE
et culturel



GRAFFICI
VIENSVOIR
~2019~



Affichez-vous DANS L'INCONTOURNABLE OUTIL DE PROMOTION ÉTÉ/AUTOMNE DE LA GASPÉSIE!

RÉSERVEZ
AVANT LE 22 AVRIL
ET ÉCONOMISEZ !



CONTACTEZ
Sophie I. GAGNON | 418 392-1658 | pubvv2016@graffici.ca



Des vacances? Connais peu!

SAINTE-ANNE-DES-MONTS | Pour Ève Woods-Lavoie, qui pratique depuis une vingtaine d'années à Gaspé, les semaines de travail sont de 80 heures. Elle soigne uniquement les petits animaux. « J'ai pris une semaine de vacances en cinq ans, s'attriste-t-elle. Je vis en Gaspésie et je n'en profite pas! » Pour la mère de deux enfants, la surcharge de travail la prive aussi trop souvent d'activités familiales. « La minute que je touche à un animal, je dois être disponible 24 heures sur 24, indique-t-elle. La fatigue physique et mentale s'installe. »

La docteure Woods-Lavoie croit que la pénurie de vétérinaires a des conséquences sur sa clientèle. « Il y a des interventions qui doivent être retardées, déplore-t-elle. Le délai d'attente est de deux mois. » Pour réduire ses heures de travail, elle souhaiterait engager un autre vétérinaire. « Ça fait deux ans que je cherche », se désole-t-elle. L'une des solutions, selon elle, passerait par une reconnaissance des diplômes des professionnels étrangers.

Lui aussi propriétaire d'une clinique à Gaspé et d'un point de services à Grande-Rivière, André Banville estime que la rareté de vétérinaires rend la pratique de la profession moins intéressante. « Je suis de garde tout le temps, soupire-t-il. J'ai beaucoup sacrifié ma vie privée. » Comme il soigne les animaux de ferme, les distances à parcourir sont énormes. Depuis 2015, le docteur Banville peut compter sur une autre vétérinaire pour les soins apportés aux petits animaux: Catherine Brousseau.

Le vétérinaire de Gaspé estime que la situation n'a aucune conséquence sur ses clients. « Ils ne s'en aperçoivent pas, dit-il. On offre des services 24 heures sur 24. Je ne pense pas que les gens souffrent de ça, sauf peut-être du côté des chevaux. » Le délai d'attente pour des interventions sont de deux semaines.

Pour atténuer le manque de vétérinaires, André Banville rêve à la mise en place d'une banque de remplaçants qui lui permettrait de prendre des vacances. Il suggère aussi que la faculté de médecine vétérinaire favorise les étudiants qui viennent de la région. Après 37 ans de pratique, André Banville ne songe pas à la retraite.

La population de la Haute-Gaspésie compte sur les services d'un seul vétérinaire, dont le bureau situé à Sainte-Anne-des-Monts n'est ouvert qu'une journée par semaine pour les examens de base. Dédiés aux animaux de compagnie, les services sont assurés par Alain Chénard, dont la clinique est à Matane. Selon lui, la rareté de services a pour effet d'allonger le délai des chirurgies jusqu'à cinq ou six mois.

« Quand je vais à Sainte-Anne-des-Monts, je ne peux pas fournir à toutes les demandes, se désole-t-il. L'impact sur la clientèle se traduit par un déplacement à Matane. » Là, il peut compter sur les services d'une collègue, Pierrette Mercier. La semaine de travail du Dr Chénard tourne autour d'une cinquantaine d'heures.

Si elle est satisfaite de la qualité des soins et de l'accueil du personnel, Émilie Boucher considère cependant que les services sont insuffisants pour les besoins de ses trois chiens, surtout dans les cas urgents. « Nous devons attendre ou aller voir ailleurs », se résigne la résidente de Sainte-Anne-des-Monts. Pour les chirurgies de stérilisation, elle se déplace à Rimouski. « Je dois planifier mon horaire en conséquence, souligne-t-elle. Pour la stérilisation de ma chienne, nous devons faire son admission le mercredi. Elle sera stérilisée le jeudi et sa sortie est prévue le vendredi. »

L'Ordre préoccupé

Selon l'Ordre des médecins vétérinaires du Québec, la pénurie est ressentie sur

l'ensemble du territoire, mais la situation est plus criante dans les régions éloignées, plus particulièrement pour les grands animaux. Un groupe de travail a été réactivé pour tenter d'influencer les organisations qui ont le pouvoir d'améliorer la situation, dont la faculté de médecine vétérinaire qui, par exemple, pourrait augmenter le nombre de stages en région.

« On travaille pour faciliter l'accès à la pratique des médecins vétérinaires étrangers, précise la présidente de l'Ordre, Caroline Kilsdonk. Il y a d'ailleurs une entente France-Québec pour une reconnaissance mutuelle. Mais, si on accueille des vétérinaires français,

on ne peut pas les pousser à aller en région! »

D'autres pistes sont explorées, dont la consultation en télémedecine et la possibilité de déléguer certains actes à des techniciens en santé animale.

La Dre Kilsdonk croit que la rareté crée un effet pervers. « La pénurie de vétérinaires peut en décourager certains à aller pratiquer dans les régions parce qu'ils savent qu'ils auront un horaire de fou », croit-elle.

D'ailleurs, l'Ordre est particulièrement inquiet de l'épuisement professionnel de ses membres. Le taux d'abandon de la profession et le nombre de suicides augmentent.



CLINIQUE VÉTÉRAINAIRE
Lépine

NOUVELLE CLINIQUE!
148, NOTRE DAME, ATHOLVILLE
506 753-4020

LOCAUX SUPER SPACIEUX ET SERVICE D'URGENCE



4

VÉTÉRAINAIRES

Dre Nicole Lépine

Dre Jennifer Lutes

Dre Réjeanne Lagacé

Dre Anabel Soucy Maltais



BOUTIQUE VÉTÉRAINAIRE

Jouets, accessoires, nourriture de maintien ou spécialisée pour chiens et chats.

Avril

Mois de la prévention de la maladie de Lyme.
Comme il y a eu des cas positifs dans la région, restons vigilants.

**Médecine, chirurgie, orthopédie, dentisterie, radiographie
POUR PETITS ANIMAUX**

Ève Woods-Lavoie estime que sa surcharge de travail entraîne une fatigue physique et mentale.



Des solutions régionales pour réduire le tonnage des matières enfouies

CARLETON-SUR-MER | Les foyers gaspésiens produisent entre 90 000 et 100 000 tonnes métriques de matières résiduelles par année, si on considère qu'au Québec, chaque citoyen génère entre une tonne et une tonne et demie de déchets par an, avant récupération, selon la région. Le chiffre vient de Recyc-Québec.

Des citoyens et des organismes gaspésiens intensifient depuis quelques années leurs efforts pour améliorer le bilan régional. À l'approche de 2020, une année charnière fixée par l'État québécois pour faire le point sur la situation globale, Graffici jette un coup d'œil sur des initiatives régionales qui ont amélioré et qui amélioreront significativement le bilan de la péninsule. Au Québec, le citoyen moyen envoie 710 kilos de matières résiduelles à l'enfouissement. La MRC du Rocher-Percé bat nettement la moyenne québécoise, avec 485 kilos. Les autres MRC accusent un retard, mais elles sont en net rattrapage.

Récupération du verre : l'exemple du Centre de tri de Grande-Rivière :



Pendant des années, la Régie intermunicipale des matières résiduelles de la Gaspésie, qui gère le Centre de tri de Grande-Rivière, devait envoyer le verre récupéré des bacs bleus à l'extérieur de la région. Elle perdait même environ 150 des 400 tonnes de verre récupéré annuellement dans le processus de tri, «des petits morceaux de verre implosé dans les bacs et dans les camions qui se retrouvaient sous les convoyeurs, et qu'on devait envoyer à l'enfouissement», précise Nathalie Drapeau, directrice du centre de tri. L'organisme a acquis une trieuse qui récupère le verre implosé. De plus, depuis trois ans, les 250 tonnes de verre ne sont plus envoyées à l'extérieur de la région pour y être recyclées. Grâce à un projet retenu par Éco Entreprises, l'un des cinq dans tout le Québec, le centre de tri valorise 100 % de ces 400 tonnes venant des bacs bleus. Le

verre est utilisé comme paillis, après avoir été sommairement arrondi, et une autre partie sert d'abrasif de rue, en remplaçant le sable. «Il a un effet déglacant optimisé, d'après les tests effectués à Grande-Rivière et Sainte-Thérèse-de-Gaspé. Il est de 0 à 10 % plus performant que le sable», ajoute Mme Drapeau. «Le verre est vendu localement 10\$ la tonne. En comptant l'économie de frais de transport parce qu'on ne l'envoie plus à l'extérieur de la région, à 4000 \$ par voyage, on évite un coût de 70 000 \$ par an», dit-elle. Sur un budget annuel de 1,2 million\$, ça compte. On réduit aussi les émissions de gaz à effet de serre liées au camionnage. La Régie intermunicipale de traitement des matières résiduelles de la Gaspésie gère les matières résiduelles pour la majorité de la population de la MRC de la Côte-de-Gaspé et pour toute la MRC du Rocher-Percé.

Une plate-forme de compostage et la récupération des débris de construction :



Les Gaspésiens assisteront sous peu à la création du Centre de transformation régional des matières résiduelles de la Gaspésie. Il s'agira d'un partenariat entre une entreprise privée, Exploitation Jaffa, de Maria, et une régie intermunicipale en voie de création. Le projet vise d'une part à valoriser 10 000 tonnes de compost, environ 5000 tonnes venant des foyers gaspésiens et un tonnage équivalent issu des usines de transformation de produits marins. Le volume domestique viendrait des foyers des MRC de la Haute-Gaspésie, d'Avignon et de Bonaventure. Les maisons de ces MRC ne sont présentement pas dotées de bacs bruns, contrairement à celles de la MRC du Rocher-Percé et d'une majorité de foyers de la MRC de la Côte-de-Gaspé. De plus, plusieurs usines de produits marins paient pour disposer de leurs résidus organiques, comme les carapaces de crabe. En ce qui a trait aux débris de construction, la capacité du centre s'établirait à 20 000 tonnes

par an. Les débris de construction représentent présentement 10 000 tonnes en Gaspésie, de la matière transportée pêle-mêle. «Des actions ciblées, en ratissant large, permettraient d'atteindre 20 000 tonnes», précise Magalie Pouliot, directrice générale d'Exploitation Jaffa. Une grande partie de ces débris servirait à fabriquer un ou des nouveaux produits, «pas comme matériel de recouvrement au lieu d'enfouissement technique», note-t-elle, en gardant pour le moment le secret sur ces produits. Exploitation Jaffa, où travaille entre 25 et 35 personnes selon les périodes de l'année, créerait une vingtaine d'emplois dans ce développement, pendant que les économies en enfouissement et en durée de vie du lieu d'enfouissement technique, également situé à Saint-Alphonse, se chiffreraient par centaines de milliers de dollars. Le traitement de ces deux types de matières sera situé aux installations qu'Exploitation Jaffa possède à Saint-Alphonse, où se trouvait jadis l'ancienne scierie de Rexfor.



UNE AUTRE PLAIE, LES SACS DE PLASTIQUE !

S'il n'en tenait qu'à Nathalie Drapeau, les gouvernements devraient interdire les sacs de plastique dans lesquels les commerces rangent vos achats. « Les plastiques représentent 10 % de ce que contiennent les bacs bleus. Les plastiques durs, de catégories 1 et 2, trouvent des marchés, mais à Montréal. Je ne comprends pas qu'on parle autant du verre (publiquement) et qu'on oublie presque les sacs de plastique, une plaie. On est obligés de les accepter mais les débouchés sont très limités », note-t-elle.



DES PUCES QUI PARLENT....

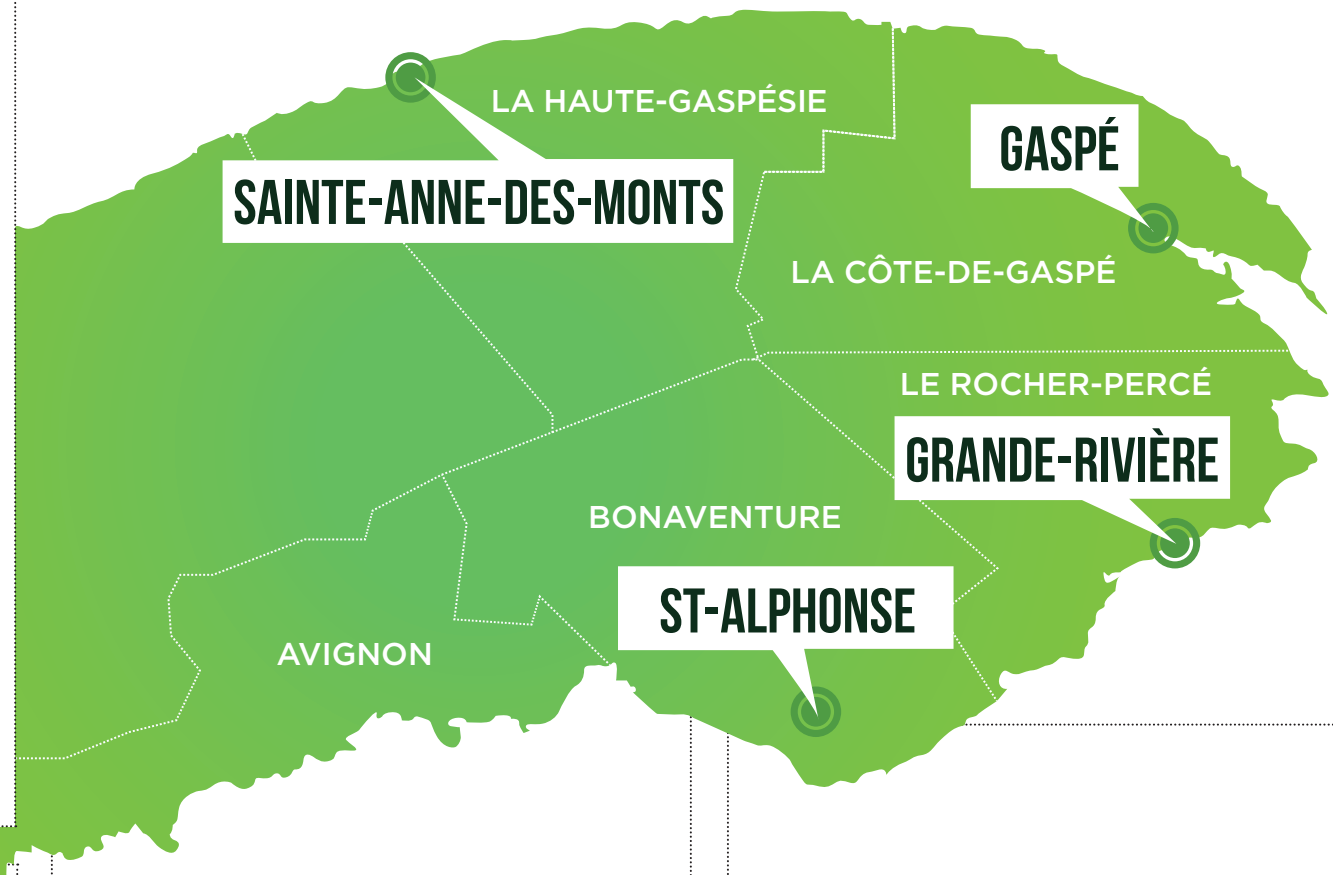
Depuis deux ans, les bacs de récupération et de compostage dans les commerces et chez les particuliers de la MRC du Rocher-Percé sont dotés de puces électroniques révélant de l'information utile pour la Régie intermunicipale des matières résiduelles de la Gaspésie, notamment quant à leur taux d'utilisation. « On vérifie combien de bacs ne sont jamais utilisés, ou combien de fois ils sont placés à l'envers sur la rue par leurs propriétaires. Ça nous permet de cibler nos interventions de sensibilisation », note Nathalie Drapeau.

COMMENT AMÉLIORER LE BILAN RÉGIONAL ET NATIONAL ?

La réduction à la source est le meilleur moyen de réduire la facture des citoyens payant les coûts associés à la collecte des matières résiduelles et à leur traitement, qu'il s'agisse des centres de tri, des centres de transbordement, des écocentres, des plates-formes de compostage et de récupération des matériaux de construction. « Les plastiques durs, c'est mieux que les autres catégories. Il faut réduire les emballages, forcer les entreprises à éviter le plastique et encourager les emballages cartonnés, quand on ne peut éviter l'emballage », souligne Nathalie Drapeau. Les tétra-pacs, les « poches debout » auraient peu d'avenir. « Les marchés sont en rétroaction par rapport à ces matières », dit-elle. Leur recyclage reste à voir, ce qui contribuera peut-être à les faire disparaître. La styromousse est également détestée dans les centres de tri ruraux. « C'est seulement traité dans les grandes villes. Envoyer un camion là, c'est transporter de l'air ».

ENCORE DES HORREURS DANS LES BACS...

Même si la collecte sélective est en vigueur depuis deux décennies dans la plupart des MRC de la Gaspésie, et malgré de nombreuses campagnes de sensibilisation portant sur ce qu'on peut mettre et sur ce qu'on doit éviter de déposer dans le bac de récupération, les travailleurs du Centre de tri de Grande-Rivière trouvent encore des horreurs le long de leur ligne de sélection des papier-carton, métal, verre et plastique. « Les couches de bébé, ça ne varie pas, on en trouve, parfois bien cachées. On trouve aussi des bestioles, comme des pattes et de la peau d'original. Il y a les sacs de nourriture et des vêtements, une plaie, comme des tapis. Ça se prend dans les convoyeurs, c'est vraiment nuisible. Il y a des jouets et des matériaux aussi, qui n'ont pas d'affaires là. La situation s'améliore, mais un peu trop lentement. Faut-il se rendre aux contraventions ? On ne veut pas en arriver là », explique Nathalie Drapeau, directrice de ce centre de tri.





Rencontre avec Rose-Hélène Tremblay

Gardienne de la mémoire et «défaiseuse de nœuds»

« Il faut poursuivre la révolution. Transmettre l'art de la résistance à la jeunesse. Faut dénouer les nœuds personnels dans nos vies, mais aussi ceux de la société. La transmission, c'est ça le plus important. Garder la mémoire pour la transmettre. »

C'est ainsi que Rose-Hélène Tremblay a conclu notre entretien à la Boulangerie La Pétrie, à Bonaventure, dans le brouhaha d'un samedi matin de mars. Pourquoi commencer par la fin? Parce que celle-ci m'a semblé aussi savoureuse que le café que je sirotais, tout en m'abreuvant des paroles de cette femme on ne peut plus colorée et inspirante.

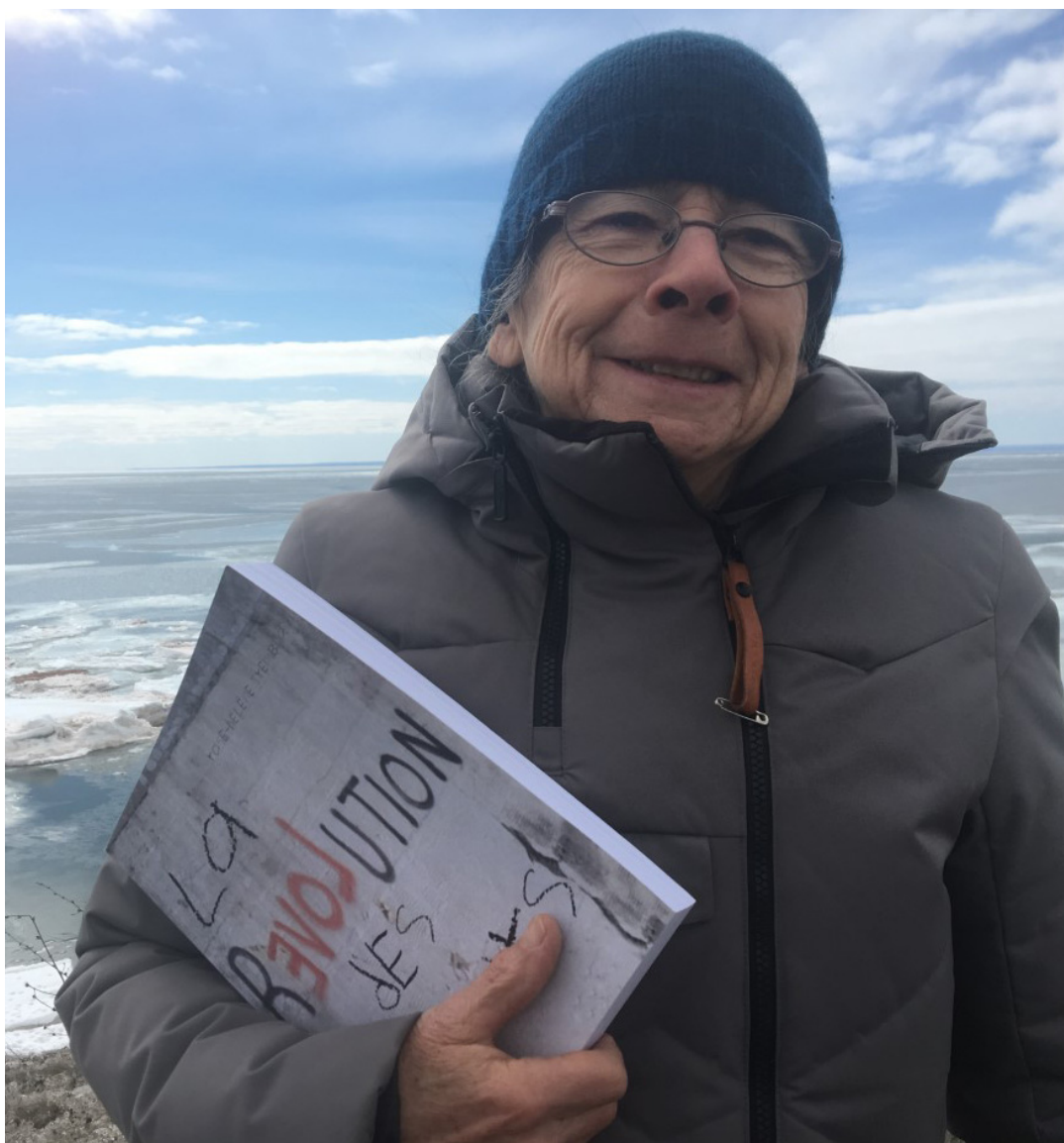
Le but de l'entrevue était de mieux connaître cette réputée résidente de Saint-Siméon, emprunter avec elle le chemin qui l'a menée à l'écriture et, bien sûr, parler de *La Révolution des fleurs*, le dernier-né d'une vingtaine d'ouvrages signés de sa main.

La Révolution des fleurs présente ce qui a été, pour son auteure, une amorce où une génération a développé de nouvelles habitudes citoyennes, de nouvelles façons d'être. Il s'agit d'une œuvre regroupant une trentaine d'histoires de gens qui sont allés, comme elle, à contre-courant dans les années 1970, juste après l'autre révolution, celle dite tranquille.

« Nous, on n'était plus du tout tranquilles! On s'est opposé à l'autorité. On a essayé de ralentir la progression de la société de consommation. On n'a pas fait basculer le monde, mais on a ouvert une nouvelle porte, avec un nouveau chemin », dit l'auteure, évoquant entre autres le fait qu'il est possible, depuis ce temps, de vivre avec qui on veut sans avoir à se marier, d'avoir un enfant hors mariage, de revenir à la terre, de choisir l'agriculture bio et tant d'autres pratiques de la contre-culture amorcées à l'époque hippie.

« Maintenant, on a le CHOIX! C'est ça notre grande réussite. On a offert des alternatives », lance fièrement la révolutionnaire.

Rose-Hélène dit avoir voulu écrire *La Révolution des fleurs*, pour mieux comprendre



L'auteure révolutionnaire est également une militante acharnée pour l'environnement, « parce là, on ne l'a plus, le choix! On est à une époque où il faut vraiment s'impliquer, sortir dans la rue, dire les choses sur la place publique pour que des changements s'opèrent, et vite! Parce que ça presse! », clame Rose-Hélène Tremblay.



Auteures et révolutionnaires à la petite école

Quelques jours après ma rencontre avec Rose-Hélène, j'ai eu le plaisir de rencontrer deux jeunes auteures tout aussi pétillantes que leur aînée et qui, à leur façon, font aussi leur petite révolution. Charlotte Drapeau, 11 ans, et Léa Durand, 12 ans, fréquentent l'école Le Bois vivant de New Richmond. Elles verront leur premier livre publié aux éditions Le Point Bleu, à l'automne 2019.

« Les valeurs de notre livre, c'est de bouger, de bien s'alimenter et d'aller à la rencontre des autres », explique Léa.

Passer par la littérature jeunesse pour faire bouger les jeunes, de pousser ainsi les jeunes à contre-courant d'une tendance lourde qui les colle, seuls, devant leur écran, avec de la malbouffe sous la dent, n'est-ce pas là une délicieuse petite révolution ?

Les deux filles ont d'abord écrit ce livre dans le cadre du Grand défi Bâtir ma région. Mais la mère de Charlotte, Caroline Drapeau, a décidé de pousser l'affaire plus loin en dénichant un éditeur. Ainsi, le livre sera sur les tablettes des librairies, cet automne.



Sur la photo, Charlotte et Léa sont en compagnie de Marilyn Leblanc, une enseignante de première année qui a accompagné les filles tout au long de leur démarche et qui n'est pas peu fière de leur succès.

Photo: Karyne Boudreau

cette époque de tous les possibles. Le livre présente une trentaine de témoignages où, sous le couvert de l'anonymat, des gens racontent leur histoire en précisant ce que ça leur a donné d'être sorti des sentiers battus.

« Quand on fait la révolution, ce n'est pas toujours élégant. C'est pour ça que je n'ai pas mis les vrais noms. Je n'aurais pas pu raconter ces histoires personnelles et profondes autrement », explique l'auteure.

L'enfance de l'art

La petite Rose-Hélène a été très tôt envoutée par les histoires. Même avant d'apprendre à lire, elle était fascinée par les récits de ses grands-parents, dont ceux de sa grand-mère qui lui lisait la bible.

« C'est comme une graine qu'ils ont semée, grand-père pis grand-mère. Après, quand j'ai commencé l'école, je trouvais qu'on pouvait lire des choses dans les livres qu'on ne pouvait pas dire dans la réalité. Apprendre à mettre des mots sur les états d'âme, très tôt, j'ai trouvé que c'était pour moi comme une libération », raconte la femme de lettres.

« Le désir de mettre des mots sur les réalités, ça m'a préoccupée très jeune. Au secondaire, je me suis mise à écrire mon journal. Puis, j'écrivais mes rêves, parce que je rêvais beaucoup. Disons que ça a été le chemin qui m'a

amenée à la fiction », se souvient l'auteure qui n'a commencé à écrire des romans que dans la trentaine.

« À ce moment-là, j'ai choisi de faire des romans historiques, parce que j'aime me projeter dans le passé, pour comprendre notre histoire et qui on est », explique-t-elle, avouant, bien humblement et sourire en coin, toujours tourner autour de la même thématique. Citant un auteur qu'elle aime bien, elle explique que, d'après lui, un écrivain n'a que deux ou trois choses à dire et qu'il les répète constamment.

« Je n'échappe pas à la règle, lance-t-elle en riant. J'ai une dizaine de livres derrière moi et quelques autres contes et récits et, je m'en rends bien compte, j'écris toujours la même affaire : ce sont toutes des histoires de guérison, des histoires complexes avec des personnes qui ont des nœuds à l'intérieur d'elles-mêmes et qui, au fil des années, de l'expérience de vie, finissent, ou pas, par dénouer leurs nœuds et ainsi pouvoir se projeter dans le présent, sans porter un bagage qui les alourdit. »

L'œil pétillant, l'auteure avoue d'ailleurs adorer explorer ce qui crée tous ces nœuds et ce qui les dénouent. Aussi, elle est bien déterminée à continuer de nous donner, espérons-le, encore bien des histoires qui sauront transmettre aux générations présentes et à venir, des tranches du passé imprégnées d'un soupçon de résilience et d'une bonne part de résistance.

J'admire le paysage Je lis J'économise Je prends le transport collectif

PLUSIEURS TRAJETS DISPONIBLES!

Consultez les horaires au www.regim.info

Téléphonez-nous au 1 877 521-0841 pour réserver

Présentez-vous à votre arrêt 5 minutes à l'avance

Préparez un billet (3 \$), votre monnaie (4\$) ou votre carte d'accès

Faites un signe de la main à l'approche du véhicule

RÉGÎM

Tu me transportes!

www.regim.info • 1 877 521-0841



FESTIVAL EN
CHANSON DE
PETITE-VALLÉE

PRÉSENTÉ PAR



QUÉBECOR

EN COLLABORATION AVEC



27 JUIN AU
6 JUILLET

2019

OH MON BEL AMI

ARTISTE PASSEUR
PATRICE MICHAUD

BILLETS ET PASSEPORTS ~ FESTIVALENCHANSON.COM ~ 418 393-2222

PATRICE MICHAUD ~ 29 JUIN À 20H

ZACHARY RICHARD ~ 30 JUIN À 16H

FANNY BLOOM + ÉMILE BILODEAU ~ 30 JUIN À 20H

NOUS ON AIME LA MUSIQUE COUNTRY ~ 28 JUIN À 20H

LYDIA KÉPINSKI + RADIO ELVIS ~ 5 JUILLET À 21H

SALOMÉ LECLERC ~ MICHEL RIVARD ~ GUYLAINE TANGUAY
MARC HERVIEUX ~ ÉLISAPIE ~ BERNARD ADAMUS ~ DAVID MARIN
MARC DÉRY ~ TOCADÉO ~ LES LOUANGES ~ FLORENT VOLLANT
QUARTOM ~ LOU-ADRIANE CASSIDY ~ JÉRÔME 50 ~ CARAVANE
FOUKI ~ ÉMILIE CLEPPER ~ CAROLINE SAVOIE ~ MAUDE AUDET
CHLOÉ LACASSE ~ JOËLLE ST-PIERRE MATIU ~ CÉDRIK ST-ONGE
SIMON KEARNEY ~ JIPÉ DALPÉ ~ PÉPÉ ~ JUSTE ROBERT
ÉTIENNE FLETCHER ~ É.T.É ~ BENOIT PARADIS TRIO
DANS L'SHED ~ JEANNE CÔTÉ ~ MARCIE ~ KAREN PINETTE-FONTAINE
ENSEMBLE VOCAL TOURELOU ~ JACK LAYNE ~ SCOTT PIEN-PICARD
IVAN BOIVIN-FLAMAND ~ LA PETITE ÉCOLE DE LA CHANSON
ALEX MÉTÉORE ~ ARIANE ROY ~ MÉLODIE SPEAR ~ TOM CHICOINE
ANTOINE ASPIRINE ~ MARCEL COPPÉE ~ ALICE ANIMAL

CRÉDIT PHOTO : JEAN-CHARLES LABARRÈRE | CONCEPTION GRAPHIQUE : SPINPROD.COM

